

COMMENT JE CONNUS MONTBRISON... EN 1937

En garnison à Saint-Etienne, je prenais parfois le train de Clermont. Il s'arrêtait longuement dans chaque gare et en particulier à Montbrison, peut-être à cause d'une buvette très fréquentée. Je regardais distraitement la ville, les nombreux châssis de la fonderie Chavanne, le canal du Forez et sa traversée de la route en siphon. A quoi servait-il ? Et l'arrêt à Champdieu n'était pas loin : Montbrison avait déjà disparu du paysage et de mes pensées.

Je ne savais rien de cette sous-préfecture et il faut bien l'avouer, mon intérêt de vie était ailleurs.

Quatre officiers ayant des attaches à Montbrison... auraient pu me parler de ce pays du Forez. Tout d'abord le capitaine D... commandant la compagnie des gardes mobiles, son lieutenant dont le fils avait été mon meilleur élève sergent (futur général), puis le lieutenant D... : son beau-père était économe de l'Ecole Normale et enfin le sous-lieutenant P... très absorbé par ses conquêtes et les paris sur les chevaux de l'écurie Bedel.

Cela ne faisait pas grand monde et cette ville ne semblait pas alors avoir beaucoup d'attrait.

A cette même époque, les régiments fonctionnaient sans moyen. Quelques cartouches par soldat et on devait rendre les douilles après tir ! Les voiturettes des mitrailleurs dataient de 1916. On avait récupéré des mulets espagnols amenés par les réfugiés de l'Armée républicaine. Le 38e R.I., dit motorisé, disposait d'une camionnette par compagnie. Seuls les éclaireurs régimentaires avaient été remplacés par une section motocycliste dont, par faveur inexplicable, j'avais reçu le commandement.

Une seule action sans dépense : la marche... et le colonel imagina de proposer à des "volontaires" une marche de cent kilomètres en trente-six heures... La presse en serait prévenue...

Il me demanda de suivre la colonne et de venir en aide aux marcheurs en difficulté. Pour mes motocyclistes, cet ordre leur fit grand plaisir : enfin une sortie utile et en dehors des terrains habituels. On sait que le fantassin fait 4,5 km à l'heure, les side-cars, un peu plus. Je décidai donc de rouler par bonds de cinq à dix kilomètres. La colonne se dirigea d'abord vers Saint-Galmier... Nous la rejoignîmes assez tard car on sait que les premiers kilomètres s'effectuent sans incident.

Je demandai à un fermier déjà couché de nous abriter pour la nuit. Il nous ouvrit en chemise ultra-courte et exposant ce que l'on cache habituellement. Mes jeunes ne purent retenir leurs rires. Le brave homme nous proposa sa grange. Rapidement nous nous enveloppâmes dans nos couvertures et le sommeil arriva très vite. Nous fûmes réveillés en pleine nuit par un cri : "Au secours, je suis blessé !" Un soldat tourna l'interrupteur et un rire inextinguible nous secoua. Le plus déluré des motards avait reçu un oeuf sur le front et en s'essuyant dans l'obscurité se croyait saignant ! Les rires alternèrent avec les plaisanteries, tout sommeil fut impossible. L'oeuf avait-il été lancé habilement ou était-il tombé d'un nid ? Personne ne posa la question, l'incident était trop comique. Nous repartîmes de cette grange avec un moral au zénith.

En remontant la colonne sur la route de Montrond, le lieutenant D... me pria d'aller à Montbrison pour lui ramener une paire de chaussures. Il marchait péniblement, ayant perdu un talon. J'étais là pour aider et je fonçais vers la ville que je ne connaissais pas. Je me trouvai, je ne sais comment, à un carrefour, probablement celui de la Madeleine.

A un des rares passants, je demandai où se situait l'Ecole Normale et je crus comprendre son indication. Pas de circulation, j'allai vite et me retrouvai, quelques minutes après, au même carrefour ! J'avais tout simplement fait le tour de la ville, assez mécontent. Par chance, un autre piéton m'indiqua le chemin et j'arrivai dans la cour de l'Ecole Normale, effectuant un virage sur l'aile et provoquant ainsi un cri d'effroi d'une dame... qui trouva instantanément les souliers de son gendre. Malgré mon tour de boulevard, je n'avais rien vu de la ville.

Par une petite route, la colonne arriva à Champs et stationna dans un pré voisin d'une belle demeure, celle de Monsieur Leconte. Le colonel arriva et je lui présentai ce monsieur qu'il prit pour le seigneur du village et le salua fort aimablement, exercice habituellement difficile de sa part...

A midi, les side-cars transportèrent les officiers à Montbrison, hôtel du Lion d'Or, dont le propriétaire, le sympathique Titi Coudol, avait été cuisinier au 38e. C'était, à l'époque, un chef renommé, très accueillant et il tint à bien traiter ceux du 38e, un peu trop bien peut-être, car au départ, il fallut à deux ou trois, quelques bonnes bouffées d'air frais pour retrouver leurs jambes. Les soldats du 38e traversèrent la ville... comme simples passants, sans s'arrêter à la terrasse du café Basset, au coin du carrefour de la caserne et se dirigèrent vers Sury-le-Comtal où un adjoint au maire et un comité d'accueil les attendaient. J'y arrivai bien avant pour reconnaître les lieux, après avoir - pendant deux ou trois minutes - atteint la vitesse de 110 km/h, ce qui rendit très fiers les conducteurs... Une épaisse couche de paille couvrait le sol du cantonnement et à chaque mètre, une bouteille de bon vin ! Je remerciai les Suryquois et tentai, avec peine, d'expliquer que leur générosité risquait de couper les jambes des marcheurs et avec l'aide de mes motards, je prélevai trois bouteilles sur quatre que nous rendîmes à ces braves gens très déçus.

Ce n'est que vers 11 h du soir que j'eus casé tout le monde et pensai à la maison du notaire qui voulait bien me loger. J'eus quelque peine à la trouver, la porte était ouverte et, surprise, le guidage était assuré par une flèche... puis une autre... Cela m'amena au premier étage d'une belle maison dans la chambre de la jeune fille... absente.

Je me promettais d'y bien dormir, mais à 4 h du matin je fus réveillé par un camarade (futur aumônier d'un hôpital) qui avait raté le départ des marcheurs. Il y allait de tout son amour-propre et je n'hésitai pas. Après avoir griffonné quelques mots de remerciements pour mes hôtes, je quittai avec regret cette maison au lit capitonné si douillet.

Les marcheurs ralentissaient leur allure. La fatigue se faisait sentir, je les aidais de mon mieux. Arrivée pénible à la caserne Grouchy, la camionnette a été utile. Puis défilé dans la grande rue sans beaucoup de circulation. Dans la cour de la caserne Ruillère, le colonel entouré de la Presse. On parla encore de cette prouesse... qui ne grevait pas le budget. Elle valut deux jours de permission aux participants, récompense bien méritée.

Le passage à Montbrison ne fut plus commenté, ni l'accueil sympathique de Titi Coudol... A mon avis, c'était une cité bien calme qui ne m'avait fait aucune impression particulière.

Mais le destin décida. Bien malin qui m'aurait annoncé que deux ans après j'épouserai une jeune Montbrisonnaise connue à cinq cents kilomètres de là.

Et même que plus tard, après cinq ans de séparation et quelques mois et avoir couché à même le sol dans la forteresse de Cölditz, je retrouverai dans cette ville, ma femme, ma petite fille et mes beaux-parents, avec une immense joie !

Alors je commençai à mieux connaître Montbrison en découvrant entre autres l'impasse Malvoisin et la rue du Bout-du-Monde. Au fait, savez-vous où se trouve cette rue ?

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 63, juillet 1995*]